RENÉ PASSET

LES GRANDES REPRÉSENTATIONS DU MONDE ET DE L'ÉCONOMIE

À TRAVERS L'HISTOIRE

DE L'UNIVERS MAGIQUE AU TOURBILLON CRÉATEUR

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire

L'infime créature humaine, perchée sur son grain de sable, scrute l'infini des espaces célestes afin de comprendre le sens de son aventure. L'Univers lui apparaît sous des formes différentes à mesure que s'accroît la puissance des moyens d'observation dont elle dispose. Et il semble évident qu'elle n'interprètera pas l'économie de la même façon, selon qu'elle considère le monde comme un « grand tout » organique dominé par des forces mystérieuses , d'essence magique ou divine ; comme une horloge animée par les lois d'un équilibre éternellement répétitif ; soumis à la dégradation des énergies qui le mènent à la mort thermique ; ou enfin tiraillé entre cette dégradation et les forces constructrices de la complexification et de l'immatériel..

Replacées sous l'éclairage des grandes synthèses scientifiques, il n'est pas une théorie économique – les Physiocrates, les grands Classiques, Marx, Walras, Keynes, Schumpeter, Hayek… – qui ne gagne en signification et en profondeur. Les mutations qui caractérisent l'évolution des sociétés humaines et le regard que les hommes portent sur l'Univers s'expriment sur le plan économique par des systèmes explicatifs, des modes d'organisation et des programmes d'action différents. Aujourd'hui, l'émergence de l'ordinateur appelle une économie autre que celle des sociétés mécaniques.

Ce livre se présente comme un plaidoyer en faveur d'une économie transdisciplinaire : si l'économie est un des lieux d'où nous interrogeons le monde, les réponses aux questions qu'elle pose exigent le plus souvent un passage par d'autres disciplines. C'est en prenant du recul que l'on perçoit le contour des choses et leur véritable portée.

René Passet, professeur émérite à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne, est l'un des pionniers de l'approche transdisciplinaire en économie ainsi que du développement durable. Il a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels : *L'Économique et le Vivant*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, *L'Illusion néolibérale, Éloge du mondialisme par un « anti » présumé*.

LES GRANDES REPRÉSENTATIONS DU MONDE ET DE L'ÉCONOMIE À TRAVERS L'HISTOIRE

Principaux ouvrages du même auteur

L'Activité industrielle dans la généralité de Bordeaux sous l'intendant Tourny (Prix de la ville de Bordeaux), Bordeaux, Bière, 1954.

Les Subventions économiques et la Lutte contre l'inflation, (médaille de vermeil de l'université), Paris, Montchrestien, 1956.

Problèmes économiques de l'automation, Paris, Montchrestien, 1958.

Politiques de développement, Paris, Dalloz, 1969.

Introduction aux mathématiques de l'analyse économique, 4 volumes, Paris, Cujas, 1969-1972.

L'Économique et le Vivant (couronné par l'Académie des sciences morales et politiques), Paris, Payot, 1979 ; 2e éd., Paris, Economica, 1996.

Une économie de rêve ! « La Planète folle », ouvrage satirique, Paris, Calmann-Lévy, 1995 ; 2e éd., Paris, Mille et Une Nuits/Fayard, 2000.

L'Illusion néo-libérale, Paris, Fayard, 2000 ; 2e éd., Paris, Champs/Flammarion, 2001.

Éloge du mondialisme par un « anti » présumé, Paris, Fayard, 2001.

Mondialisation financière et Terrorisme (en collaboration avec Jean Libermann), Paris, Enjeux-Planète, 2002.

René Passet

LES GRANDES REPRÉSENTATIONS DU MONDE ET DE L'ÉCONOMIE À TRAVERS L'HISTOIRE

De l'univers magique
au tourbillon créateur…

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN : 978-2-918597-59-9
© Les liens qui libèrent, 2010.

Sommaire

Avant-propos 9
Introduction 13

Première partie
DU « GRAND TOUT » ORGANIQUE
À L'ÉCONOMIE SUBORDONNÉE

CHAPITRE I
De la magie au mythe et à la conceptualisation
25

CHAPITRE II
De l'harmonie universelle au primat de la philosophie :
« La science la plus élevée… »
38

CHAPITRE III
La volonté de Dieu et le pouvoir du Prince :
(*Philosophia ancilla theologiæ*)
68

Deuxième partie
DE L'HORLOGE MÉCANIQUE UNIVERSELLE
À L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE

CHAPITRE I
De l'équilibre cosmique à l'équilibre social
161

CHAPITRE II
L'économie sous le signe de l'équilibre
204

Troisième partie
DE L'UNIVERS ÉNERGÉTIQUE
AU DEVENIR DES SYSTÈMES ÉCONOMIQUES

CHAPITRE I
Les implications de l'énergétique
343

CHAPITRE II
Le principe de conservation et l'éternelle stabilité
de l'équilibre général : Walras
388

CHAPITRE III
Le principe de dégradation dans une philosophie
du dépassement : Marx et l'autodestruction du capitalisme
443

CHAPITRE IV
L'univers probabiliste d'un monde en désarroi
et l'incertitude radicale keynésienne
487

Quatrième partie
L'ÉMERGENCE DE L'IMMATÉRIEL
ET LA DESTRUCTION CRÉATRICE EN ÉCONOMIE

CHAPITRE I
Les mutations et leurs enjeux
613

CHAPITRE II
Nouveaux regards sur le monde :
destruction créatrice et complexité
689

CHAPITRE III
L'économie au défi de la destruction créatrice
et de la complexité
740

Leçons et perspectives 923

Avant-propos[1]

L'histoire n'est pas un catalogue daté d'événements ou de théories figés en différents points du temps, mais le récit et l'analyse de mouvements interdépendants qui se déploient dans l'espace et la durée. Les ruptures brutales qui viennent parfois en bouleverser le cours appartiennent elles-mêmes à cette continuité, car elles ont des causes qui ne sortent pas du néant.

Nous sommes toujours ce petit homme pathétique et nu du dessinateur Jean-François Batellier, qui, debout sur la planète, interroge avec angoisse le fond noir de l'univers : « Y'a Quelqu'un[2] ? », ce monde, a-t-il un sens ? comment fonctionne-t-il ? Il observe et il est évident que ce qu'il voit dépend de la qualité des instruments dont il dispose. En effet, l'espace céleste supralunaire, d'une pureté cristalline à l'œil nu, se révélera peuplé d'irrégularités et d'imperfections dès qu'il possédera la lunette astronomique.

La représentation qu'il se fait de l'univers évolue donc au fil des temps. D'abord mystérieux et peuplé de multiples créatures invisibles – l'« univers magique » –, celui-ci lui apparaîtra ensuite comme obéissant à des lois, puis en évolution, et enfin animé par les transformations permanentes d'une réalité qui se dégrade, se recompose et tourbillonne pour se recréer sans cesse – le « tourbillon créateur ». Il ne s'agit donc pas seulement de replacer chaque conception économique au sein de son époque – cela se fait déjà couramment –, mais d'intégrer une évolution au cœur même d'une autre qui la porte. Quant à la place que notre personnage y occupe, l'univers géocentrique de Ptolémée, repris

1. Cet ouvrage représente le troisième et dernier volet d'un projet déjà ancien consistant à :

– restituer l'activité économique dans l'ensemble des régulations des sphères naturelle, humaine et sociale auxquelles elle appartient et grâce auxquelles elle vit : *L'Économique et le Vivant*, Payot 1979/Economica 1996 ;

– interpréter le fonctionnement et les problèmes des systèmes économiques contemporains (notamment néolibéral), à la lumière des mutations de notre époque : mutations techniques (émergence de l'immatériel), scientifiques (structures dissipatives, approches chaotiques, sciences cognitives), politiques (mondialisation financière), et environnementales (passage aux limites de la capacité de charge de la planète) : *L'Illusion néo-libérale*, Fayard 2000/Champs-Flammarion 2001 ;

– replacer l'évolution de la pensée économique dans le mouvement général des représentations que chaque époque s'est faite de l'univers, de son fonctionnement et de la place qu'y occupe l'espèce humaine.

Il ne s'agit donc pas ici d'écrire une énième histoire de la pensée économique – il en est déjà d'excellentes – mais de proposer une nouvelle « grille de lecture » de cette dernière.

2. Livre éponyme dont la couverture reprend ce dessin. J'ai déjà fait allusion à ce petit personnage dans *L'Illusion néo-libérale, op.cit.*

par l'Église, confortera sa conviction d'être la créature privilégiée que Dieu a conçue à son image et pour laquelle toutes choses ont été faites. Mais la conception héliocentrique de Copernic et de Galilée viendra écorner cette image et soulever de sérieuses interrogations dont les échos se retrouvent dans tous les champs de la pensée. Puis, le grain de sable planétaire, posé aux confins d'une galaxie fort banale, située aux marges de l'univers, parmi des centaines de milliards d'autres, suscitera un questionnement bien plus redoutable encore sur le statut de l'être infime qui le peuple. Comment le regard qu'il porte sur la nature et le sens de ses propres activités ne changerait-il pas en fonction de ces représentations ? Il est évident que les différents compartiments de son existence – et parmi eux l'économique – ne lui apparaissent pas de la même façon selon qu'il les considère comme entraînés par les mouvements éternels d'un monde en équilibre, emportés par une marche inéluctable vers la dégradation et la mort thermique ou portés par les forces à la fois antagonistes et complémentaires de la dégradation et de la recomposition[1].

Relire l'économie à la lumière de ces conceptions suppose un mode de pensée transdisciplinaire. Mais il faut savoir que c'est dans notre esprit et non dans la réalité que se fait la division des regards que nous portons sur le monde. Nous sommes biologistes, chimistes, physiciens, anthropologues, sociologues, économistes, etc. Confrontés aux mêmes réalités, nous avons choisi – pour des raisons d'efficacité – de les observer sous des angles spécifiques et de leur poser des questions différentes. C'est par la nature de ces questions que se différencient les disciplines auxquelles nous appartenons. Mais, par définition, chacune de ces disciplines ne peut accéder qu'à une vision partielle du réel. L'économie est le lieu d'où je questionne le monde ; elle ne doit pas être ma prison. Hier, les approches globales appelaient une spécialisation des tâches ; aujourd'hui, sans remettre en cause cette spécialisation, la multiplication des savoirs appelle leur rapprochement, leur croisement et leur collaboration. C'est en ces lieux de rencontre que se font les progrès. Lorsque je m'intéresse au comportement des agents économiques, j'ai besoin de consulter le psychologue, le sociologue, le biologiste comportementaliste… Contrairement aux apparences, c'est en agis-

1. À ma connaissance, l'ouvrage qui se rapproche le plus de ce projet n'est autre que celui de l'économiste madrilène José Manuel Naredo : *La Économía en evolución : Historia y perspectivas de las categorías básicas del pensamiento económico*, 1re éd. 1987 ; 3e éd. Madrid, Siglo XXI, 2003. Il n'a malheureusement pas encore été traduit en français. Ces deux livres ont en commun de réexaminer les fondements logiques de l'économie à travers une approche largement transdisciplinaire enracinée dans l'histoire. Ils diffèrent cependant par leurs angles d'attaque respectifs en ce que l'ouvrage espagnol se focalise plus particulièrement sur le mouvement même de l'économie débouchant, à chaque étape, sur la transdisciplinarité – 1. Le contexte, 2. La genèse, 3. La consolidation, 4. L'apogée, 5. L'unification et le déclin –, alors que, ici, nous partons des grilles de lecture transdisciplinaires de l'univers (mécaniste, thermodynamicienne, informationnelle) pour éclairer l'évolution des grands paradigmes économiques. De cette différence, qui n'a rien d'une divergence, résultent plutôt une rencontre et une complémentarité qui me conduisent à fortement recommander la lecture de l'ouvrage en question.

Il faut également signaler le rassemblement impressionnant d'études et de statistiques (à l'échelle de la planète et depuis l'Empire romain) effectué par le spécialiste britannique de la macroéconomie quantitative Angus Maddison, dans son ouvrage *Contours of the World Economy : Essays in marcoeconomic history*, New York, Oxford University Press, 2007.

sant ainsi et en intégrant leurs discours au mien – en parlant psychologie, sociologie, physique, biologie, etc. – que je reste à ma place d'économiste ; et c'est lorsque je prétends substituer mes réponses aux leurs pour m'en tenir à des considérations strictement économiques que je sors de mon domaine : c'est alors, en effet, que je suis amené à me prononcer sur ce qui ne relève pas de ma compétence. Au nom de quoi irais-je m'autoriser – du haut de mon « savoir » spécifique et partiel – à réduire des questions touchant à la psychologie humaine ou aux modes de régulation de la nature à de simples considérations de calcul économique ?

Ne vous demandez pas comment il est possible à une personne seule – même si elle a beaucoup et longtemps travaillé – de se tenir au courant des dernières avancées dans toutes les disciplines qu'elle évoque, de n'avoir pas commis d'erreurs d'interprétation ou laissé subsister des lacunes. En dépit de toutes les précautions, c'est impossible et je le sais. Mais il ne s'agit ici que de tenter d'ouvrir une nouvelle voie. Si celle-ci se révèle fructueuse, d'autres chercheurs – travaillant seuls ou en équipe – feront mieux. Je prie donc ceux et celles qui auraient été victimes de mes oublis ou de mes ignorances, de bien vouloir m'en excuser. Il m'a simplement semblé que la cohérence d'une première entreprise appelait l'unité de conception et de réalisation. Au demeurant, il n'a jamais été question de tout dire, mais de s'intéresser plus particulièrement aux « grandes représentations », c'est-à-dire aux grands systèmes de pensée autour desquels viennent se fédérer les connaissances spécifiques ; ensuite, il s'agit surtout de savoir si la grille de lecture proposée permet ou non d'intégrer ce qui aurait pu être évacué, omis ou mal interprété. J'assume le pari qu'elle le peut. Il me semble que l'évolution de la pensée économique, en s'ouvrant au mouvement général des connaissances humaines, trouve plus de cohérence et de continuité qu'en se présentant comme l'expression de querelles internes entre écoles dont chacune prétendrait détenir l'unique vérité. Il faut souvent sortir des choses et prendre du champ pour mieux en percevoir les contours et le mouvement. En ce sens, le présent ouvrage constitue un plaidoyer en faveur de la conception transdisciplinaire de l'économie, que je n'ai cessé d'exprimer depuis plus d'une trentaine d'années.

Tout au long de cette entreprise, j'ai cru devoir faire parler au maximum les auteurs auxquels je me référais. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, il m'a semblé qu'un ouvrage comme celui-ci devait être l'occasion de rassembler des documents de référence trop souvent oubliés ou dispersés ; par ailleurs, si je n'ai pas vu ce que la paraphrase banale aurait pu ajouter à des textes souvent écrits dans une langue admirable, ce qu'elle nous aurait fait perdre m'est apparu fort clairement ; enfin, là où l'interprétation n'aurait rien ajouté à mes propres affirmations, la citation, elle, pouvait illustrer, étayer et servir d'argument.

Un dernier mot pour terminer, envers ceux sans lesquels une telle entreprise n'aurait pas été possible. Quelques merveilleux et parfois poétiques « passeurs de sciences » (je n'aime pas le mot condescendant de « vulgarisateur ») ont su enchanter mon adolescence pour m'ouvrir, par la suite, à des lectures plus austères. J'ai tenu à citer parfois quelques-unes de leurs formulations heureuses, en signe de reconnaissance – au risque de m'attirer les foudres de quelques censeurs rigides –, tant pis si cela ne fait pas « sérieux » ! J'évoquerai, une fois de plus,

ce Groupe des Dix, constitué à l'initiative de Jacques Robin et de Robert Buron, au sein duquel, pendant une dizaine d'années, j'ai pu travailler avec quelques grands biologistes, physiciens, sociologues, anthropologues, informaticiens ou cognitivistes de notre époque. Ce groupe m'a permis de penser autrement et de rencontrer aussi plusieurs des principaux acteurs internationaux de la science contemporaine. Il revient au lecteur de dire si la grille de lecture qui en ressort est de nature à éclairer et enrichir l'interprétation des grands courants de la pensée économique.

Je tiens enfin à exprimer ma gratitude à mes éditeurs et amis Henri Trubert et Sophie Marinopoulos, qui n'ont cessé de m'encourager à mesure que cette aventure prenait des dimensions initialement imprévues, d'en assumer les risques, et de me faire bénéficier de leurs remarques avisées.

Je dédie ce livre à mes proches : mon épouse qui a partagé les sacrifices de sa préparation ; mes enfants et mes petits-enfants, dont je voudrais qu'ils y puisent l'envie de cultiver la quête du sens. Et d'en connaître les joies.

Introduction

Cela commence au big bang…

Il y a trois semaines, une fantastique explosion, sortie du « vide », projetait dans ce qui devenait l'espace, toute la substance de l'univers. Puis, du désordre absolu qui s'ensuivait – et aussi incroyable que cela puisse paraître – émergeait lentement quelque chose qui ressemblait à de l'organisation ; des objets prenaient corps, se regroupaient et se transformaient : noyaux, atomes, molécules, étoiles, galaxies, nébuleuses, planètes tournant autour de leur astre central… Avec le mouvement, le temps aussi venait de naître.

Lundi dernier à 0 heure, la Terre commençait à se constituer ; d'abord masse gazeuse, elle se refroidissait, se solidifiait, se préparait à recevoir la vie. Celle-ci faisait son apparition mercredi à midi ; puis elle se diversifiait et s'étendait à la surface de la planète. Samedi, à 4 heures de l'après-midi, naissaient les grands reptiles ; mais à 9 heures du soir, alors que les séquoias sortaient de terre, les reptiles avaient disparu. Il y a six jours que la Terre a commencé à se former ; l'homme est apparu depuis trois minutes ; il y a un quart de seconde que le Christ est né et un quarantième de seconde qu'a surgi la société industrielle : « Il est maintenant minuit, samedi soir, et nous sommes entourés de gens qui croient que ce qu'ils font depuis un quarantième de seconde peut continuer indéfiniment[1] », disait David Brower, dont s'inspire cette nouvelle version de la genèse.

Cette image concerne l'économie pour deux raisons :

1. Le développement des sociétés humaines ne représente que la pointe extrême d'une évolution qui concerne l'ensemble de l'univers d'où elles ont émergé. Ces sociétés ne sont pas extérieures à cette nature qu'elles observent ; elles lui appartiennent et en subissent les lois, ce qui ne veut pas dire que leur fonctionnement se réduit à celles-ci ;
2. L'économie est, par définition, une activité raisonnée de transformation du monde ayant pour objet de satisfaire les besoins individuels ou collectifs des hommes ; on peut donc tenter d'en interpréter le fonctionnement, soit en restant dans ses propres limites – optique du quarantième de seconde –, soit dans sa relation avec le monde qui la porte et qu'elle transforme – optique de la semaine.

1. Brower (David) [1912-2000, fondateur de « Friends of the Earth »], cité *in* Simonnet (Dominique), *L'Écologisme*, 1re éd., Paris, PUF, 1979 ; Paris, PUF, 1991.

L'optique du quarantième de seconde définit un champ particulier de l'activité humaine, considéré en lui-même, sans référence à ce qui l'entoure. Réduire l'observation dans le temps revient aussi à la réduire dans l'espace, à isoler la pointe de la flèche du mouvement qui l'entraîne. Cette économie-là traite de la combinaison rationnelle de moyens relativement rares et inadaptés qu'offre la nature et laisse de côté ce qui touche à la transformation du monde. Elle s'exprime par la célèbre formule de Lionel Robbins pour qui la science économique étudie « le comportement humain en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs[1] », étant bien entendu que les fins et l'environnement constituent des données dont l'économie n'a pas à se préoccuper. On ne peut trouver meilleure illustration de cette conception que dans l'image proposée par Wilhelm Röpke pour qui « tout le mécanisme de l'économie humaine [n'est] qu'une chaîne sans fin de variations fort compliquées sur un simple thème fondamental : faire une malle[2] ». Le volume de la malle représente, en effet, la limitation des moyens dont peut disposer un voyageur et dont le contenu doit être calculé afin de lui procurer le maximum de satisfactions, compte tenu des exigences d'un déplacement dont la finalité représente une donnée qui se détermine antérieurement et extérieurement à l'organisation même du contenu de la malle. Ce quarantième de seconde est le temps des événements qui tissent notre vie quotidienne. Il ne saurait donc être négligé car, comme le disait le célèbre économiste britannique John Maynard Keynes, « dans le long terme, nous sommes tous morts[3] ». Mais, découpant une sphère d'activité isolée, cette économie ne peut se référer qu'à elle-même. Elle est nécessairement unidimensionnelle et perd en substance ce qu'elle refuse d'appréhender en extension[4].

L'optique de la semaine situe l'économie dans la logique de l'univers. Car l'aventure de l'homme n'est que celle de cet univers parvenu à un certain stade de son évolution. C'est bien cette même matière, explosant dans un indescriptible chaos, il y a quinze milliards d'années, qui a produit, au fil du temps, cette créature pensante. Du long processus qui se développe à travers les paliers de complexification que sont la particule, l'atome, la cellule et les pluricellulaires, émerge l'homme. Nous avons tous présente à l'esprit cette planche – sans aucun doute un peu trop réductrice – représentant la chaîne des primates, qui, du pithécanthrope à l'*Homo sapiens*, se redressent progressivement pour aboutir à cette créature droite, debout sur ses pieds et dont la tête est surmontée d'une petite colombe symbolisant l'apparition de l'esprit. L'ouvrage *Aux origines de l'humanité*, coordonné par Yves Coppens et Pascal Picq[5], retrace, avec plus de rigueur, cette lente évolution qui mène de l'animal à la créature humaine. De

1. Robbins (Lionel), *Essai sur la nature et la définition de la science économique*, trad. fr., Paris, Médicis, 1940.

2. Röpke (Wilhelm), *Explication économique du monde moderne,* Paris, Médicis, 1940.

3. Keynes (John Maynard), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, trad. fr., Paris, Payot, 1942.

4. *Cf.* Passet (René), « Une science tronquée », *Le Monde*, 12 janvier 1971 ; *L'Économique et le Vivant*, 1re éd., Paris, Payot, 1979 ; 2e éd., Economica, 1996.

5. Coppens (Yves) et Picq (Pascal) (sous la dir.), *Aux origines de l'humanité*, t. I : *De l'apparition de la vie à l'homme moderne* ; t. II : *Le propre de l'homme*, Paris, Fayard, 2001.

son côté, le remarquable *Guns, Germs and Steel : The Fates of Human Societies* (1997) de Jared Diamond[1] analyse en profondeur les facteurs qui, au cours des sept millions d'années suivant le moment où l'évolution de l'espèce s'est détachée de celle des grands singes, ont déterminé la diversification des sociétés humaines.

Il se révèle alors que le contenu de la valise du « quarantième de seconde » se constitue à partir des éléments qui entourent – « environnent » – l'homme et précèdent son apparition. Ouvrir notre regard sur le temps, c'est donc aussi l'ouvrir sur l'espace ; c'est observer à la fois l'économie et la nature qui la porte. Cette nature nous apparaît doublement présente :

- d'abord autour de l'homme et de l'économie, puisque ceux-ci empruntent au milieu les éléments dont la présence durable conditionne leur propre possibilité d'existence dans le temps ;
- ensuite au sein même de l'économie, puisque tout ce qui existe sur cette planète – à commencer par l'homme et les produits de son activité – est constitué de ses matériaux.

Le regard de la semaine englobe, on le voit, plusieurs dimensions ; il implique une conception multidimensionnelle de l'économie.

Ouvrir son regard sur le monde, n'est-ce point le propre de l'homme ? « Croit-on, s'exclame le philosophe et historien des sciences, Robert Lenoble, qu'il y eût jamais une époque où l'homme n'observait pas la nature ? À quoi donc passait-il son temps et comment pouvait-il subsister ? La nature, mais il vit en elle, il lui emprunte ses ressources, il ne peut subsister qu'en apprenant à se protéger[2]. » Le désir de comprendre le conduit à questionner ces espaces qui l'entourent. Par lui et à travers lui, c'est toute la création qui se replie et s'interroge sur elle-même.

Pour mener sa quête, il ne dispose, au départ, que des instruments dont il a été doté, c'est-à-dire les cinq sens qui lui délivrent les messages provenant de son environnement immédiat. Il perçoit ce qui se voit, se goûte, se sent, s'entend et se touche. Ses premières représentations du monde sont globales : il se trouve immergé dans un « grand Tout », dont les grondements et les colères, ou au contraire la lumière, la chaleur et les bienfaits, révèlent les sentiments envers la conduite des hommes. Il ne pensera d'abord pas que des lois ou des régulations peuvent relier tout cela : ses premières constatations – partant du monde qui l'entoure – seront ponctuelles et empiriques. C'est progressivement qu'émergeront des représentations cohérentes.

À mesure que le temps s'écoule, l'infime créature se dote d'instruments de plus en plus performants. Son champ d'exploration s'étend plus haut vers les espaces cosmiques et plus bas vers l'infiniment petit. Mais, pendant longtemps, sans doute inconsciemment guidé par son expérience antérieure, il ne découvrira dans cet espace que des choses matérielles. Et il se dira que, puisque chaque fois que son regard s'étend, il en est ainsi, c'est qu'à tous les niveaux,

1. Diamond (Jared) [biologiste de l'évolution et géographe américain], *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, trad. fr. Pierre Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2000.

2. Lenoble (Robert), *Histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, 1969.

l'univers doit être constitué des mêmes éléments. Le spectacle des cieux attire particulièrement son attention. « Quand Nimoura, berger du pays de Sumer s'éveille de la lourde torpeur du jour, l'implacable soleil descend déjà au-delà des plateaux roussis. Le soir est de feu, mais l'esprit des ténèbres, qui ramène les étoiles clignotantes, s'accompagne aussi de la douce lune, amie de la fraîcheur [...]. Seul, rêvant et rendant grâces aux dieux, tandis que les moutons s'éparpillent sur les pentes grillées [...], il contemple les changeants tableaux du firmament. Il voit le soleil se coucher en un point ou un autre de l'horizon selon l'époque de l'année ; il assiste au lever de la lune qui tantôt se montre ronde et cuivrée, tantôt s'amincit en un croissant délié ; il suit le mouvement des étoiles, passant insensiblement de l'orient à l'occident, qui se lèvent du côté d'Élam et disparaissent vers la cité d'Our[1]. »

Comme il se trouve au cœur des choses que peut atteindre son regard, il en conclut naturellement que la planète sur laquelle se déroule son existence occupe le centre de l'univers. Mircea Eliade montre ainsi comment chaque peuplade dont la légende décrit les origines divines se considère comme le nombril du monde – souvent matérialisé par un objet sacré comme par exemple l'omphalos de Delphes. Tout au-dessus des hommes, à portée de vue, le ciel dessine une voûte sur laquelle scintillent les constellations qui semblent immuables et que d'est en ouest traverse le Soleil. Celui-ci tourne autour de la planète et cette dernière se tient immobile car, si elle se déplaçait, on verrait la position des étoiles se décaler dans l'espace au même rythme que l'astre du jour. Du ciel se déclenchent des forces mystérieuses tantôt bienfaisantes comme le soleil qui réchauffe les hommes et fait pousser la flore, tantôt redoutables comme le tonnerre, les éclairs, les épidémies, tantôt étranges et inquiétantes, comme les comètes. Le ciel abrite donc des créatures supérieures, des esprits ou des dieux, qui réagissent aux comportements des humains. Cela prouve qu'ils ont des projets pour lesquels ils ont créé l'humanité. Ce monde a donc un sens auquel il appartient aux hommes de se soumettre et en fonction duquel doit s'organiser la vie sociale. Aux côtés des dieux se trouvent également les âmes des ancêtres s'étant bien comportés pendant leur existence terrestre, qui peuvent servir d'intermédiaires entre les puissances célestes et les hommes. Cette organisation coule de source à qui ne connaît du monde que ce qui se situe à portée du regard, et ce n'est pas par hasard si l'on trouve un tel schéma dans la quasi-totalité des premières cosmogonies.

Ce monde est à l'échelle de la créature qui l'observe : à Héraclite qui affirme que le Soleil possède les dimensions du pied humain[2], Anaxagore répond qu'il est plus grand que le Péloponnèse. Mais, à mesure que les descendants de Nimoura se dotent d'instruments d'observation de plus en plus puissants, les limites du monde reculent. La lunette astronomique représente un tournant. Elle

1. Rousseau (Pierre), *Histoire de la science*, Paris, Fayard, « Les grandes études historiques », 1945, p. 22-23. Pierre Rousseau est l'un de ces merveilleux vulgarisateurs qui ont su éveiller la curiosité de mon adolescence.

2. On trouve dans *Les Fragments* d'Héraclite l'affirmation que le Soleil a « la grandeur du pied humain » ; voir traduction et commentaires de Simone Weil, cité *in* Encyclopédie de l'Agora. http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers

permet de découvrir des astres jusqu'alors inconnus ; la Terre perd sa position centrale et son immobilité pour devenir un astre comme les autres, tournant banalement autour du Soleil comme toute planète ; le Soleil qui, lui-même, apparaît comme une étoile parmi les autres, occupant une position périphérique dans une galaxie infime évoluant parmi des centaines de milliards de configurations semblables. L'ensemble est pris dans un mouvement tourbillonnaire dont l'humanité ne constitue pas le centre.

L'homme perd donc son statut de créature privilégiée pour qui le monde aurait été créé. Les dieux ne lui parlent plus. Pascal s'effraie du « silence éternel des espaces infinis » ; c'est sur le terrain de la foi, et non plus de la science, qu'il s'accroche au « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, plutôt qu'à celui des philosophes et des savants ». Le monde que l'on découvre alors est fait d'objets matériels dont les hommes vont s'efforcer de mettre en évidence les lois de fonctionnement. À la question « comment cela fonctionne-t-il ? », la première réponse sera « comme une horloge ». Puis, lorsque la machine à vapeur et les lois de l'énergie qui l'animent feront leur apparition, viendront d'autres réponses. Enfin, à partir du moment où l'on prendra conscience du fait qu'aucune de ces deux représentations ne permet de rendre compte ni de l'apparition de la vie ni de l'évolution complexifiante du vivant, s'ouvriront de nouvelles pistes de recherche.

Le philosophe des sciences du MIT, Thomas Kuhn[1], avait raison : la science ne progresse pas par accumulation de savoirs, mais par changement du regard que les hommes portent sur le monde ; les mêmes savants, observant les mêmes cieux avec les mêmes instruments, n'y voient pas les mêmes choses avant et après Copernic. Kuhn qualifie de « science normale » le système théorique autour duquel se fédèrent les connaissances d'une époque et appelle « paradigme [...] les découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions ». Il y a en effet deux types de théories : certaines qui, quelle que soit leur importance, se réfèrent à un type de phénomène déterminé (lois de la chute des corps par exemple), et d'autres (comme le système newtonien ou la relativité) qui englobent et fédèrent celles-ci en un système cohérent où elles trouvent leur véritable portée. Ces dernières correspondent à la notion de paradigme ; c'est pourquoi nous proposerons pour celui-ci la définition simple de « modèle théorique fédérateur[2] ». Le paradigme nous propose donc une représentation du monde : son apparition, affirme Kuhn, transforme « l'imagination scientifique en un sens

1. Kuhn (Thomas), *La Structure des révolutions scientifiques*, trad. fr., Paris, Flammarion, « Champs », 1983.

2. Kuhn, avec une parfaite probité scientifique, reconnaît qu'il a donné, de ce concept, plusieurs définitions qui ne sont pas toutes compatibles entre elles. Nous entendons donc préciser le sens dans lequel nous utilisons le terme. L'idée de « modèle fédérateur », conforme au sens étymologique, nous paraît avoir le double mérite de la simplicité et de la clarté : dans cette optique, une loi spécifique comme la chute des corps n'est pas un paradigme, mais un système explicatif comme l'attraction universelle, autour duquel vont se fédérer de façon cohérente plusieurs lois, en est un. Les grands systèmes de pensée économique – classique, marxien, keynésien, etc. – sont des paradigmes.

qu'il nous faudra finalement décrire comme une transformation du monde dans lequel s'effectuait le travail scientifique [...]. Le monde du savant est qualitativement transformé en même temps qu'il est quantitativement enrichi par les nouveautés fondamentales des faits tout autant que des théories ».

En nous référant au mouvement que nous venons d'esquisser, nous essaierons de situer les grands systèmes de pensée économique par rapport à la grille générale de lecture de leur temps. Nous voudrions montrer :

- comment, dans son ouverture progressive du plus sensible au moins perceptible, l'humanité se dégage d'une sorte de gangue globaliste en même temps qu'elle chemine de l'empirisme à la conceptualisation ;
- pourquoi le premier modèle correspondant à son expérience du monde est celui de l'horloge, dont la nature matérielle et les mouvements répétitifs semblent rendre parfaitement compte de la marche de l'univers ;
- de quelle manière la découverte de l'énergie qui anime la machine à vapeur conférera à cet univers une dimension supplémentaire, n'effaçant pas la précédente – les astres possèdent aussi une température qu'ils diffusent selon des lois propres, irréductibles à celles de la mécanique – mais s'ajoutant à elle ;
- pourquoi, après la Seconde Guerre mondiale, l'accent mis sur l'information, l'organisation et débouchant sur le développement de l'ordinateur, s'accompagnera d'un basculement des activités humaines vers l'immatériel et d'un nouveau regard sur le monde et sur l'économie.

L'intérêt de replacer ainsi les grands systèmes de pensée économique dans la pensée humaine de leur temps est double. D'une part, cette démarche permet de mieux les comprendre : telle approche que nous considérons comme irrationnelle ne l'est que par rapport à nos connaissances actuelles, mais se révèle parfaitement rationnelle – ce qui ne veut pas dire « exacte » – si l'on se reporte à l'époque durant laquelle elle est apparue. D'autre part, la connaissance du terreau intellectuel dans lequel les systèmes de pensée plongent leurs racines conduit à en relativiser la portée et à récuser certaines prétentions à légiférer pour l'éternité. En économie comme ailleurs, la science ne consiste pas en un affrontement de vérités qui se voudraient éternelles – laissons cela aux théologiens – mais en une quête permanente d'un peu de compréhension dans un monde et dans des sociétés qui ne cessent d'évoluer.